

théâtre des treize vents

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON

M O N T P E L L I E R

LE PIEGE

d'après le roman d'Emmanuel Bove "*Le Piège*"
Edition La Table Ronde

Réalisation : Didier Bezace



Coproduction :
Théâtre de l'Aquarium
Le Sorano, Théâtre National de Toulouse Midi-Pyrénées
Théâtre de Cherbourg
Centre Culturel de Saint-Nazaire

LE PIEGE

d'après le roman d'Emmanuel Bove "le Piège"
Edition La Table Ronde

Réalisation : Didier Bezace
Décor : Alain Chambon
Costumes : Stéphane Rollot, Alain Chambon
Lumières : Dominique Fortin
Collaboration artistique : Laurent Caillon

avec

Michel Baudinat, Jean-Claude Frissung,
Patricia Jeanneau, Philippe Paimblanc

et la participation, pour les voix de Vichy,
de Jean-Marie Fertey et René Renot.

Nous sommes aux premiers mois de l'occupation allemande. Joseph Bridet, journaliste parisien, veut rejoindre la France Libre. Il s'engage auprès de l'administration de Vichy dans des démarches compliquées dont il pense qu'elles lui fourniront un moyen d'atteindre son but.

De maladresses en excès de zèle, croyant jouer au plus fin en singeant un pétainisme qui ne trompe personne, Bridet emmêle les ficelles et la souricière se referme sur lui. Son épouse n'arrange rien, qui se prête au jeu diabolique et sournois des policiers. Il apparaît très vite comme un suspect idéal, puis un coupable déclaré, enfin une victime docile : il meurt seul, loin de ceux aux côtés desquels il rêvait de s'engager.



DR

"Ai réfléchi à mon prochain roman. Difficulté trouver sujet. C'est étrange d'avoir tout sauf le sujet. je me demande parfois si le sujet n'est pas une création de l'esprit faite après coup. Si je peins les hommes tels que je les vois, leurs actions telles que je les suppose, le sujet viendra de lui-même. Il n'y a rien de plus paralysant que cette recherche d'un sujet. Jean Fayard est venu me voir avant-hier. Il dit : "Il faut partir avec un bon sujet. Regardez les Russes." Je ne suis pas de son avis. C'est le ton qui est grand chez eux. Les sujets de feuilletonistes français sont aussi grands que ceux de Dostoïevski. En résumé, il n'y a pas de sujet, il n'y a que ce qu'on éprouve. J'éprouve avec force par exemple l'inaction, ce sera une action dans un livre."

Journal d'Emmanuel Bove, pages retrouvées, 25 Octobre 1936.

EMMANUEL ET SES OMBRES HUMOUR ET TRAGÉDIE

"Il n'y a pas de sujet, il y a ce qu'on éprouve. J'éprouve avec force par exemple l'inaction, ce sera une action dans un livre", note Bove dans une des rares pages de son journal. Au-delà du paradoxe qui annonce déjà dans les années 30 un précurseur de la littérature moderne, il y a dans cette réflexion le secret des mécanismes intimes que l'auteur met en jeu pour mouvoir ses personnages, quelles que soient les circonstances dans lesquelles il les place : la perception d'un sentiment d'impuissance radicale auquel ils s'abandonnent non sans une certaine complaisance.

L'homme, selon Bove, semble s'être fait depuis longtemps à l'idée que la fatalité qui le gouverne et parfois l'écrase ne se tient pas dans un ciel hostile mais en lui-même et qu'il n'est pas forcément nécessaire de se crever les yeux comme Oedipe pour être aveugle. Pour combattre l'accablante sensation qu'entraîne cette certitude et masquer, tant à eux-mêmes qu'aux autres, leur faiblesse intrinsèque, les personnages de Bove ont inventé, avec l'ironique complicité de leur auteur, un subterfuge, une ruse presque enfantine : ils font semblant d'agir et de vouloir changer leur destin. Ils simulent l'action, s'empêtrent dans les artifices de ce simulacre jusqu'à provoquer leur propre chute, confirmant ainsi publiquement la vanité de toute tentative d'action véritable.

Dans *le Piège*, cette minutieuse organisation de l'échec prend une dimension tragique parce que l'Histoire y joue son rôle. Au-delà de Joseph Bridet lui-même et de son inquiétante aptitude à jouer au jeu du vrai et du faux, c'est toute une nation qui, sous l'emblème de la vérité incarnée par le masque serein d'un vieillard divinisé, semble être plongée momentanément dans l'aveuglement et le mensonge.

En utilisant les armes de ceux qu'il veut combattre, Bridet se perd; vidé de son mensonge comme d'une substance essentielle, il n'a plus qu'à disparaître comme une ombre, semblable à celles que le théâtre sur lequel il joue, révèle parfois fugitivement. L'ombre d'un clown que l'illusion fascine et anéantit.

Bridet est un homme moderne c'est à dire tragique et drôle. Si par un fantastique retour en arrière il avait à connaître les douloureuses tribulations du roi de Thèbes, il n'aurait sans doute pas besoin d'oracle pour découvrir les causes profondes de sa culpabilité. Les sachant mieux que les dieux eux-mêmes, il s'évertuerait au contraire, avec la meilleure mauvaise foi du monde à en retarder tout pressentiment et toute révélation jusqu'au moment où, épuisé par tant d'énergie dépensée à masquer la trop éclatante vérité, il quitterait la scène en cachant ses yeux derrière des lunettes noires pour nous faire croire qu'il a perdu la vue...

Le héros des tragédies modernes est condamné à la pirouette. C'est son malheur, d'autant plus triste qu'il peut paraître privé de grandeur et frise parfois le comique.

Emmanuel Bove le savait, qui notait encore : "créer un personnage qui me permette de tout dire et qui soit comique. Humour. J'ai une tendance à la mélancolie. Me méfier." (9 Avril 1939. Pages de journal retrouvées).

IL ETAIT UNE POISSE

Héros médiocres, monde sordide, tout est noir dans l'oeuvre d'Emmanuel Bove, écrivain remarqué en son temps par Colette et Sacha Guitry, mais redécouvert aujourd'hui... 40 ans après sa mort.

Né en 1898, d'un père juif russe et d'une mère luxembourgeoise, tous deux immigrés en France, Emmanuel Bove (de son vrai nom Bobovnikoff), n'a que 47 ans lorsqu'il meurt - dans l'indifférence générale - d'une crise de paludisme. Il est vrai que la France, en pleine Libération, a autre chose à faire que pleurer cet écrivain oublié dont les livres ne traitent que de misère et de médiocrité. Il faudra attendre près de quarante ans pour qu'on redécouvre - avec quelle délectation - l'un des écrivains les plus originaux, les plus attachants, de l'entre-deux-guerres.

A l'instar de ses héros ternes, rongés d'angoisse, minés par la malchance, Emmanuel Bove aura lui aussi une vie marquée par la poisse. Il n'a pas 4 ans que son père, qui s'est épris d'une riche Anglaise, quitte le foyer conjugal : sommé de choisir entre des deux parents, Emmanuel finit, la mort au coeur, par suivre son père, abandonnant à leur sort sa mère et son jeune frère Léon.

Cette "faute" originelle poursuivra Bove toute sa vie. Car, tandis qu'il grandit dans un luxe relatif (sa belle-mère lui paie ses études en Suisse et en Angleterre), Léon et sa mère vivent dans des meublés de plus en plus minables.

Cinquante ans plus tard, Léon Bobovnikoff, aujourd'hui âgé de 89 ans, n'a toujours pas pardonné à son frère de les avoir abandonnés : "*il avait de l'argent, lui. Et il ne nous donnait presque rien...*", gémit-il en brandissant un paquet de lettres où Emmanuel promettait de l'argent qu'il n'a, dit-il, jamais envoyé.

Dans *La Coalition*, Bove a raconté, en la romançant à peine, la déchéance de sa mère et de Léon : "*Un vrai cauchemar, note Paul Léautaud dans son journal. On n'a pas idée d'écrire des livres pareils.*" De fait, *La Coalition* décortique, à la manière d'un entomologiste, la médiocrité, la bassesse des sentiments humains lorsque l'argent vient à manquer. En 1924 sort *Mes amis*. Curieux roman constitué de petits portraits où le sordide le dispute au pitoyable. Le monde que décrit Bove est celui de la solitude et du désespoir, de la confiance mal placée et de l'amour malheureux... Bref, tout ce qui, en général, fait fuir le public.

Contre toute attente, *Mes amis* est un succès. Surtout après l'article dithyrambique que lui consacre Sacha Guitry dans *Candide*. Derrière la noirceur du propos, le public découvre un véritable écrivain qui, sans le moindre effet littéraire, s'attache à détailler les mille petites émotions solitaires, plus ou moins honteuses, que chacun éprouve sans (se) les avouer. Econome de ses mots comme de ses effets ("radin !", disent ses plus fervents admirateurs, avec affection), Bove entraîne le lecteur dans un dédale inexploré d'émotions minuscules, où l'amour-propre, la lâcheté, l'avarice, la mesquinerie semblent en permanence guider le "héros".

Il suffit du reste de lire les premières lignes du roman pour mesurer l'étendue du désastre : "*Quand je m'éveille, ma bouche est ouverte. Mes dents sont grasses : les brosser le soir serait mieux, mais je n'en ai jamais le courage. Les larmes ont séché au coin de mes paupières. Mes épaules ne me font plus mal. Des cheveux raides couvrent mon front.*"

.../...

.../...

Pendant quelques années, Bove vit comme un bohème, changeant fréquemment d'appartement. Il écrit dans les cafés de Saint-Germain et de Montparnasse et, pour arrondir ses fins de mois, collabore à *Détective*, *Paris-Soir*, *Excelsior*... Cela ne diminue d'ailleurs en rien sa production littéraire devenue proprement hallucinante.

Parmi les romans qu'il publie : *Journal écrit en hiver* (1930), *Un célibataire* (1932), et surtout *Le Beau-fils* (1934), sans doute le plus autobiographique de tous ses livres.

Bove est mobilisé en 1940. Plus tard, il gagne Lyon puis la Drôme, espérant vaguement rejoindre De Gaulle à Londres via l'Afrique du Nord. C'est de cette aventure qu'il tirera *Le Piège*, l'un de ses derniers romans dont le personnage central, Joseph Bridet, ressemble comme un frère de malheur au Joseph K. de Kafka. Cette comédie nauséabonde, véritable reportage sur la Collaboration, n'est pas seulement un roman au suspense intolérable, c'est aussi un document capital sur l'état psychologique de la France sous l'Occupation.

Avant de mourir dramatiquement seul dans l'euphorie de la Libération, Emmanuel Bove écrira encore deux romans dont le dernier, qui a pour titre *Non Lieu*, pourrait résumer sa vie toute entière. Une vie hantée par la médiocrité de la grisaille.

Patrick Duval

PRESSE

L'OMBRE DE LA PAROLE

Les ombres - voix, papiers froissés, portes claquées, pas feutrés - peuplent la mise en scène de Didier Bezace. Elles environnent Bridet, et le spectateur. L'espace sonore ainsi créé est inquiétant. Sur scène, entre quelques fauteuils, de longs tapis rouges, un appariteur silencieux (Michel Baudinat), Bridet se débat seul, suffisant, pitoyable et donc drôle, du moins tel que le joue Jean-Claude Frissung, formidable de faconde, d'assurance, d'aveuglement. Il fume cigarette sur cigarette, joue tantôt pour d'invisibles interlocuteurs - Basson, sa femme, - tantôt pour le public, auquel il réserve ses commentaires désobligeants sur Vichy avec le ton de celui qui se croit plus malin que les autres.

Odile Quirot - Le Monde

Jean-Claude Frissung, pratiquement seul en scène, indique avec beaucoup d'humour le côté flou, cotonneux, inconsistant du personnage. Cette façon qu'il a de se laisser balloter ici et là, à la fois humble et quémandeur, naïvement rusé, tour à tour satisfait et apeuré. On l'écoute avec beaucoup d'attention, de curiosité. On sourit, et pourtant on sent un poids, une menace, une fatalité sournoise et travailleuse qui pousse ce trouble innocent vers la mort.

C'est cette menace, cette quête enténébrée, qu'a remarquablement soulignée Didier Bezace. Un climat de chuchotement, de complot, de défiance où tout, en un instant, peut basculer, où rien n'est sûr. Image tremblée, obscure, de l'Occupation, de Vichy, d'hommes fuyants, et dont le pouvoir, éphémère, cache d'autres secrets, d'autres angoisses. Quelque chose à la fois de ridicule, presque de burlesque, mais de dangereux, de mortel.

Pierre Marcabru - Le Figaro

Jean-Claude Frissung/Bridet y est presque toujours seul. Ceux qu'il rencontre restent dans l'ombre. Il leur parle dans des micros, ce qui accentue son isolement et l'étrangeté perverse de la situation.

Indécision, et ambiguïté

Bridet se perd dans les méandres des mensonges auxquels le contraint la situation. Est-il médiocre et lâche ? Impuissant et peu lucide ? Appartient-il à notre insu à un réseau de Résistance ? Impossible de trancher... Jean-Claude Frissung joue cette ambiguïté et cette indécision et révèle par là le mystère inquiétant, inhérent à toute réalité qui échappe.

C'est un spectacle intelligent et drôle, qui frôle quelques instants le fantastique. Il rend compte avec beaucoup de rigueur et de justesse de l'écriture d'Emmanuel Bove, mais aussi des ravages que la politique exerce sur le langage et par là même sur la personnalité.

Sylviane Gresh - Révolution

CALENDRIER

Représentations *à GRAMMONT*

FEVRIER

*Mardi 11, Mercredi 12, Vendredi 14, Samedi 15 à 20 h 45
Jeudi 13 à 19 h*

(Durée du spectacle : 1 h 50)

Renseignements et location au :

*Théâtre des Treize Vents
Opéra Municipal
Bd Victor Hugo - 34000 Montpellier*

*de 13 h à 18 h, du Lundi au Samedi
Jeudi de 13 h à 17 h*

tél : 67.52.72.91.

*Service spécial d'autobus les jours de spectacle,
départ : 50 mn avant la représentation
(Square Planchon, rue Maguelone)
retour assuré après le spectacle.*

*Valérie Bousquet
Attachée de Relations Publiques
Théâtre des Treize Vents
Domaine de Grammont - 34000 Montpellier
Tél : 67.64.14.42.*

*Dès que le spectacle aura commencé nous ne pourrons plus
accueillir de retardataires. Nous le regrettons, mais nous
voulons éviter de troubler l'écoute du public et
la concentration des acteurs.*